

Zeitschrift: Annales fribourgeoises
Herausgeber: Société d'histoire du canton de Fribourg
Band: 46 (1964)

Artikel: Lettre à un père inconnu
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-818269>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LETTRE A UN PÈRE INCONNU

Mon Reverend Pere

Dieu, qui a un soin particulier de[s] siens, de maniere qu'il semble n'avoir autres inclinations, si non pour les combler des graces et de bienfaits, me répend en grande abondance les petits services que ie tache d'accomplir avec toute diligence comme un des plus infimes et inutiles serviteur enver son Maitre, qui cherit plus que sa vie: car me voyant en des temps et des lieux fort contraires et differents a ceux de ma bien aimé province de Baviere, j'experimente pourtant les mesmes effects du corps et la mesme joye de l'ame, proposition, mon Pere, qui semble fort contraire a la raison, d'autant qu'il n'est naturellement possible que le cœur, aussi d'un heros, conserve la mesme bienveillaince dans l'orage que dans la tranquillité, et que l'esprit nourri en delices ne se permette de renverser la tempeste et s'ensevelir dans des tenebres d'une tristesse et melancolie irremediable. Mais, ce que ne peut faire la nature, la grace l'exerce et où l'homme naturellement succombe, Dieu ordinairement surmonte. Pour vous donc donner un petit detailie des choses que j'experimente toutes contraires aux accoustumés d'Europe, je n'ai trouvé moyen plus utile que de vous decrire le chemin que nous fimes par terre de Cartagene juque a Quito, terme de nos fatigues, et pour le faire d'autant plus facilement, je mettray au commencement en peu de parole les lieux les plus renommés de nostre voyage, de là je tireray les consequences qui ne seront pas moin nouvelles que agreables.

Nous partimes donc de Cartagene le 7 de Mars de l'an 1724 en trois vaisseaux qu'on appelle canoas, fait d'un seul arbre fort grand, sans cloux ou autre chose de fer, car telle est l'humidité de ce climat, que la rou[i]llure aussi facilement corromp l'acier le plus dur, que lès vers le bois pourri. Nous passames par le port de cette ville, prouë autre fois des François, sur un canal fort delicieux, garnis d'un costé et d'autre de beaucoup d'arbres qui font une ombre agreable aux passagers, et en trois jours nous arrivames au passage de Moxates, et de là, passant par un forest epress et grand entre les

cris et murmures des singes, colubres et perroquets, a l'embouchure du fleuve de la Madelaine, appelée Barranca a 13 du mesme mois. D'icy nous nous embarquames en 4 canoas plus petites que les trois premieres, 28 missionnaires avec deux nepveux de Son Excellence Mseig. l'Evesque de Quito, 8 en chaque canoa si non en une, 4 en proue et autant en poupe, outre nos valets en chacune d'icelles estoient une dizaine d'Indiens. De là venoit que l'espace du vaisseau estoit si estroit qu'il falloit continuellement estre assis ou couché dessus les matelats qu'on estendoit sur nos cofres de bagages. Un tois fait de palmes estendu par dessus la canoa nous defendoit des ardeurs du soleille. Nostre divertissement estoit de voir ramer les Indiens et pousser la barquette avec des longues perches, s'animant les uns aux autres, avec un cry semblable a ceux des grenouilles, et souventefois rompant (?) en des autres d'indignation contre la canoa. Puis nous arrivames a Mompos, et de là passant par le detroit du fleuve large environ de 30 pas a Unda a 22 d'avril. Ayant icy resté dans nostre College un mois entre beaucoup de maladies nous en partimes le 24 de may avec un equipage fort penible d'une 30 d'Indiens, et environ deux cent mulets. Nous passames par les champs de Neiva continuellement exposés aux rayons du soleille: le moyen de s'en defendre tant soit peu estoit de mestre un linge blanc sur nos chapeaux. Nous entrames a la Plata a 22 de Juin et sortimes a 7 de Juillet, et ayant passé le paramo de Guanacos nous arrivames a Popayan, premier College de nostre province, a 19 du mesme, et a 27 nous en sortimes, et experimentant les ardeurs de la zone torride aux terres de Patia, où disent les peu experimentés estre la ligne, nous vimes a Pasto a 8 d'aout, le depart a 13, et passant par les précipices de Guaitara a 20 l'arrivé a la ville de Saint Michel. Le départ d'icy a 25, et enfin passant d'un lieu de nos colleges à l'autre nous arrivames avec toute prospérité à Quito le 29 du mesme après sis mois d'un travaille si difcil et rigoureux.

De là, Mon père, je tire mes consequences, et tacheray en premier lieu de descrire la terre avec ses proprietés. C'est une terre fort montagneuse, plaine de fontaines et rivières, deserte, steril, brulé du soleille en beaucoup d'androis, en d'autres il semble de loin voir une herbe verde et grande, ravissant les yeux des estrangers, et de proche l'on remarque que c'est une herbe semblable aux

joncs, d'aucun usage, tenant au dessus quelques feuilles verdes qui trompent la vuë, et figurent l'abondance, ce qui nous donnoit lieu des feux de joyes que nous allumames souvantefois dans le chemin, mettant le feu a cette herbe, et en peu de temp s'allumoient des montagnes toute entières. Entres ces montagnes il y en a beaucoup chargés de neige toute l'anné, qui tempèrent la chaleur de la zone torride, dont les cruautés ne sont differentes des hyvers les plus furieux de nos terres. Celle que nous passames, appelée Paramo de Guanacos est un mont fort haut, toujours entourré de nuéz: les pluyes y sont continuelles, les broullards espés, le frois aspère, le vent qui s'entre jusque a la mouelle des os, les arbres tout couvert de mousse distillent continuelement des gouttes d'eau, ou pour mieux dire depleurent avec abondance de larmes leur infortune: on y voit ny oiseaux, ny autre beste sauvage. Le chemin est couvert d'os de mulets morts, estrois, en des androis fait en forme d'escaliers avec des pierres ou du bois, en d'autre plain de boue, d'un costé et d'autre des marest où s'enfoncent les mulets avec leur charge. La première nuit nous dormimes au millieu de la montagne dans des cabanes qu'on avoit preparé sans lit, sur des feuilles d'arbres, chacun en ses propres habits. Le lendemain, après le dejeuné, nous poursuivimes le chemin tenant d'un costé et d'autre des rochers d'une hauteur excessive. Nous vimes comme chose extraordinaire toutes les petites pierres mises en rang dessus les grandes: c'est, disent-ils, une superstition des Indiens, s'imaginant tant par cette diligence que par le silence profond qu'ils observent principalement proche du lac qui est au dessus de la montagne, d'appaiser le paramo et d'éviter la tempeste, qui fuit ordinairement aux cris et tumulte: dans ce lac on y voit toujours trois Canards, ny plus nu moin, que les anciens de ces terres respectent comme trois divinités qui recompensent les offrandes qu'on leur fait, mais aussi se vangent très cruellement des injures. Que ce soit superstition, je peu dire, que si l'abondance de la pluye, qui tomba dessus nous après avoir passés ce lac, ne verifie la superstition des Indiens, au moin signifie avoir en ces androis beaucoup de malefice et sorcelerie. Nous arrivames en un lieu froid, humide et inondé, sans pouvoir allumer du bois pour nous eschoffer et essuyer, ny pour preparer le soupé. Le lendemain nous partimes a jeun par un autre chamin

pire que le premier, en des androis tout plain de boue où les mulets s'enfoncoient jusque au ventre, en des autres si glissant qu'ils se mettoient ferme dessus le 4 piés et se laissoient glisser jusque au bas du panchant. Dans ces androis les chutes estoient fort frequentes, mais graces a Dieu toujours sans damages.

Voila les montagnes, qu'on appelle icy paramo, d'où vient que les climats de cette terre sont fort differents, de sorte que en peu d'heures l'on se trouve en un lieu fort froid et en peu en un fort chaud. Les lieux et villes voisines a ces montagnes jouyssent d'un printemp continuelle, l'air y est toujours temperé, la terre fort abondante, ce que je peu affirmer de Quito, Popayan, Pasto et la Villa; car (laissant les autres a part, et ne parlant que de Quito), icy le froment et mayz ou blez de Turquie pourroit se produire deux fois l'anné: toute l'anné y crescent les roses, les lys, les oeullets et toute sorte de fleurs, comme aussi toute sorte de fruits, tout ceux qui se trouvent en Europe comme pommes, poirs, cerises, abricaux, que ceux qui se trouvent seulment en Amerique: qu'on n'y trouve poin de vigne ne provient de l'incapacité de la terre, mais de la defence de Sa Majesté catholique. Outre que le vin est icy fort nuisible, l'eau au contraire, la plus froide et glacé, est la plus saine. Le betaille trouve de bonne herbe, on y fait beaucoup de boeurre et fromage: en un mot belle est l'abondance, que Sathurne dans son siecle d'or n'en auroit désiré une meilleur. Les pluyes sont si frequentes, qu'elles tombent presque tous les jours de l'anné en grande cantité, et souvantefois meslées de tempeste, gresle et tonneres. Tout le contraire voit-on a Lima, ou il ne pleu jamais: au lieu des tonneres et tempestes, les tremblements de terre y sont fort frequentes, si terribles qu'ordinairement ne passent sans faire beaucoup de ravage: le dernier, qui fut avant peu de jour, renversa 60 maisons, et 600 en furent demis-ruinées. Ces deus efects sont les causes pourquoy l'on ne bastit dans cette ville les maisons que de bois, et sans aucun tois. Et pour faire mention de quelque fruits particuliere d'Amerique, les principaux, qui servent de pain aux Indiens, sont les plantonos: c'est une plante d'herbe de la hauteur d'un prunier avec des feuilles longues et larges, jette une fleur et en une grappe crescent une 20 de plantonos, tiennent la forme d'une demis-lune, l'escorce ordinairement dure, la chair molle, jone et delicate: outre ce frui,

il y a des champs entieres semés de papos ou pommes de terre de diverse grandeur, dont les unes sont egales a un bras. C'est l'entretien de tous ceux de Quito, de sorte que a paine trouverat-on un mayst où il n'aye le papo, qu'est comme la matiere premier de la cuisine; au lieu de poivre ils se servent d'un fruit qu'on appelle ohi, rouge de couleur, semblable a un petit cœur. tenant au dedans des grains blancs, rond, et plats: ils chargent d'une telle quantité de ces fruit tous les plats qu'au commencement on ne s' imagine de manger autre choses que du poivre. Les trenos Guayavos aguacatos sont bonne pour refrecher, les papayos sont semblables aux melons, fort delicates, crescent dessus une plante de la longueur d'une perche, les feuilles grandes, le tronc verd e[t] comme d'une sarbacanne; les pignos enfin sont les plus savoureuses que la nature conserve avec des espines signifiant par icelles que, comme la rose est royne des fleurs, ainsi la pigno est royne des fruist.

Les fontaines et rivières qui arrosent ces fruits sont en toute part fort frequenées: de Unda jusque a Quito nous en passames au moin 4 cent; les unes sont fort rapides, principalement Cuellio et Acio. Pour passer ces torrents chacun se dechaussoit, et se tenant ferme aux estivaux, suivoit un Indien qui menoit la mule, un autre le tenoit afin qu'il ne tombasse dans l'eau. S'il y avoit quelque mulet chargé qui se laissoit enlever des undes, le venoient incontinents secourir une dizaine d'Indiens tous nuds. En d'autres endrois, comme au fleuve Soldagno et Pais, il y avoit une petite barque par ou passoit tout le bagage: les mulets nagoient a l'autre bord suivant a un Indien qui se mettant a nager devant avec un cheval les animoit continuellement a poursuivre, et s'il y en avoit quelquun qui ne pouvoit plus lever la teste, l'Indien s'en alloit aupres de luy d'une vitesse admirable, et ne le delaissoit jusque a arriver au bord. Où il n'y a poin de barque et la riviere est profonde, ils lancent de grandes cordes, faites de cuires de bœuf, d'un bord de la riviere a l'autre, et y attachant les passagers les tirent de l'autre costé, et en peu de temp les rendent en terre. Les eaux de ces rivières sont fort differentes les unes des autres, les unes sont fort fraiches en des lieux, défoy fort chaud, les autres toute proches dicelles fort chaudes. Le fleuve Cauca proche de Popayan at une telle aigreur, comme s'il estoit meslé avec du vinaigre. Ce fleuve (comme aussi

toutes les autres rivières), apres beaucoup de circuits, entre au fleuve de la Madelaine, le plus grand que nous avons passé dans notre voyage. Sa source, selon l'opinion de quelqu'un, est le lac du Paramo de Guanacos, cour du sud au nord l'espace de 200 lieux, et se dechargent en la mer proche de Cartagène. C'est un fleuve mediocre, trouble, rapide, plain de poisson et d'espece de crocodils qu'on appelle Caiman, qui se trouvent ordinairement aux lieux les plus profonds du fleuve, principalement au destroit ou l'on voyait une douzaine de ces monstres de nature, les uns long de 20 piés, couché au bord, restant quelque fois beaucoup de temp avec la bouche ouverte afin d'attraper les mouches qui s'y mestoient. Il y a aussi une cantité de tortues, dont les œufs qui mestent ordinairement au rivage entre le sable, servoient souventefois d'aliment a nos Indiens.

Les bois sont ordinairement situés proche des grands fleuves comme sont ceux de nos Mission du Maragnon, d'où nos missionnaire nous escrivent ny avoir autre chose que bois et forest proche du fleuve de la Madelaine sont fort grand; il y a toute sorte d'arbre dont les uns, principalement ceux d'ou l'on fait la canoas, sont d'une telle epaisseur que les fendures proche des racines peuvent defendre les passagers de toute tempeste. Sont tous d'espece differente de ceux d'Europe: ils sont de diverse couleur, blanche, rouge, noir et d'autre. Entre autre il y en a un fort medicinale qu'on appelle polo de cruz: il est grand comme un cheine, porte une fleur semblable aux fleurs de Saint Pierre, tient une croix au lieu de mouëlle et qui sert comme nous l'avons experimenté a retenir le sang qui sort du nez ou d'une blessure. Au rivage on y voit ordinairement beaucoup d'arbre de cotton. Loin des grands fleuves et sur les montagnes il ny a que des buissons; proche des autres petites rivieres, on y trouve quelque espece de sauge, qui ne servent a autre chose que pour faire du feu aux passagers. Dans les champs il y a beaucoip d'aloë, qu'on appelle icy pinta, qui sont de beaucoup d'utilité, car ils servent au lieu de haye pour les champs et jardins; du tronc on en fait de l'amadou, des feuilles on en fait des cordes presque aussi bonnes que celles de chanvre, et proche des racine partent un fruit aigre et savoureux. Outre ces arbres, on en trouve des autres, qui portent des fruits bons a manger. Entre autre il y

en a un qui porte un fruit semblable aux faves tant a son escorce que a ses pepins : la difference consiste que les pepins sont entourrés de cotton, d'ou l'on susse une liqueur semblable au miel. Les palmes, outre un fruit semblable aux glans, aigre et aspre, qu'elles portent en une seul grappe, ont au milieu du tronc une substance blanche et delicate a manger, entierement semblable au gou des noix. Proche de Panama, il y a un certain arbre semblable a un pomier portant un fruit comme une pomme, beau a la vue, ravissant l'appetit mais au dedans on n' y trouve que des cendres : la vertu en est telle que si on se mest a dormir au dessous, on en devient enflé par tout le corps. Entre ces mesmes forests il y a une espine d'une telle enchanterie que passant par dessus elle s'abaisse, et blesse la premier partie du corp qu'elle recontre, d'une playe incurable, comme l'on voit a un de nos negres : le moyen unique jusque icy connu de s'en defendre est de ne passer proche d'elle, ou avant que de s'approcher dir « ya te veo » alors l'espine reste immobile. Il y a aussi une autre espine entre Indiens qu'on appelle colorés, d'un efect si furieux qu'il faut necessairement perdre le membre blessé dicelle. En fut blessé un de nos missionnaire, le dernier, qui entre et enfin sorti d'une nation si rebelle, au ponce, au commencement ne sentit aucune douleur, mais apres deux ou trois jour telle estait la violence que en 15 jours ne put dormir jusque a perdre une partie de l'os du ponce. Ce pere me conta que cette espine crest d'une serpent morte, si venimeuse que venant a mordre quelquun, incontinent le blessé jette grande copie de sang par la bouche, nez, oreilles et poitrine. Les racines sont remede contre les mesmes serpents, celles qui regardent l'orien, contre les serpents masles, celles de l'occident, contre les femelles. A une semblable cause pourrait-on avec raison attribuer la playe que reçut un de nos missionnaires dans nostre voyage, aussi dans un ponce, qui aissoit incurable, d'autant qu'il en fut incomodé plus de 6 mois, jettant continuellement par dessous l'ongle une cantité d'ordures, jusque mesme a jetter une substance dure et semblable a un os. Plusieurs autres rarités pourray-je escrire si je vouloit m'informer, mais la crainte d'escrire un volume au lieu d'une lestre m'en empeche.

Dans les bois et montagnes il y a toute sort d'animaux : leopards, ours, d'autres presque semblables a un asne, dont les ongles,

qu'on appelle les ongles de la grande beste, servent a beaucoup de remede, comme aussi les cornes des cerfs d'icy. Les tigres y sont en grande cantité comme aussi les singes et micos, espece de singes plus petits, tenant une cœuve fort longe. L'our a fourmis est une beste qui tient une bouche et un museau fort petit, la teste semblable a un rat, le corp mediocre, une cœuve longe, au commencement epaisse, au bou aigue, et entourtillé en forme de coquille, les jambes epaisses et courtes, les pates grandes avec des grandes griffes, une langue longue; sont nourrissement sont les fourmis, lesquelles il atrape en mettant sa langue au chemin par ou passent, et la voyant chargé de ces animaux affamés, la retire et leur donne la mort ou elles pensoient trouver leur vie. Les fourmis y sont en telle cantité, qu'il n'y a aucun lieu seur de leur incomodité; une espece d'icelles a un instinct aussi contraire a l'ordre de la nature que le vol des poissons que nous vimes souventefois sur l'ocean: scavoir quelles font leur fourmeries au plus haut des arbres, soit qu'elles craignent leur ennemis principale, l'our a fourmis, soit qu'elles veuillent s'assurer des pluyes, qui inondent a ses temps presque tout la terre. Les autres insectes y sont aussi en abondance. Aux champs de Neiva l'on voit une espece de petites bestes avec beaucoup de piés, qui font leur maison de boue en forme de pyramide rondes toute percés de petits trous, hautes et dures. Il n'y manquent pas les escorpions et toutes especes de serpent. Un jour nos Indiens ayant allumé une montagne en peu de temps en tuerent une dizaine qui se sauvoient des flammes. Au passage de Moxates se promenoient deux de nos missionnaires dans le bois, et en s'approchant d'un arbre de la forme d'un cheine sauterent de cette arbre en bas deux viperes, une a un costé du chemin et l'autre a l'autre fermant le passage aux deux missionnaires qui ne scavoient où se refuger pour se mestre en seureté de ces animaux si formidables. Les mouchérons qui sont la playe de l'Amerique, en terres chaudes sont si furieux que comme un armé affamé se jettent en foule dessus le visage des passagers, et quoy que on s'en defende avec les moyens possibles, l'on ne peu tenir soin si exact qu'ils ne s'echappent quelques uns, lesquelles s'apliquant a la peau, exerce leur furie, tirant le sang hors des vaines et y laissent une marque si sensible qu'on vient a se dechirer avec les ongles pour en oster la douleur. L'espece

la plus incomode de ces insectes est celle des plus petits, lesquelles, pour la petitesse du corp ne se sentent jusque a ce qu'ils ayent donné la picade avec leur museaux venimeux. Touchant les oiseaux, il ny a que les moineaux sauvages et merles semblable a ceux d'Europe, tous les autres sont especes differentes, dont les uns chantent sie bien de nature, qu'ils imitent une flute douce. Il y en a de toute sorte de couleur et grandeur, des rouges, blancs, noirs, jones, verds, et d'autre couleur meslé. Les gallinacos sont semblables a nos corbeaux, les buitres ou aigle d'Amerique sont aussi haut qu'une brebis, tout noir, si non que la femelle a au col un collet blanc; c'est un oiseau fort affamé, se soule des charognes mortes: si ça leur manquent, se jettent sur les brebis, et quelque fois aussi en grande troupe sur les juments qu'ils dechirent et s'en soule de telle maniere qu'ils ne peuvent plus voler. Pour les attraper, nos estudiants tuent une vielle mule, la laissent a l'appetit de ces affamés, et enfin les poursuivent a grand galot de cheval, et ainsi les prennent: leur chair, disent-ils, les experimentés, est bonne contre le mal de cœur. Il y a aussi beaucoup de perroquets, et proche de Cartagène beaucoup de ces oiseaux, qu'on peint au pere Anchieta, qu'on appelle icy Flamencos. L'oiseau qui me donoit plus de recreation estoit le visita-flor, si petit qu'il ne surpasse la grosseur d'une noix, le bec long et crochu avec une grande cœuve: il voltige continuellement proche des flœurs, et dans le vol les regarde longtemps, jusque a s'envoler d'une vitesse fort legere a une autre flœur, imitant a ces grande mouches a miel qui cherchent d'une flœur a l'autre leur fortune.

Ce qui est le plus recherché en ces terres sont les mines, dont l'Amérique est une mere tres feconde: le meilleur or est celui de Mariquita proche de Unda. Les mines du Choco proche de Popayan, et celles d'Archidona a la teste de nos missions sont asses estimés. Du reste, les meilleurs sont ordinairement entre les Indiens infideles, comme sont ceux des Mocoos et Colorés, des quelles l'on dit que leurs pais sont le plus riches et meilleurs de l'Amérique. Outre ces mines de nature, on a aussi souventefois trouvé des tresor enterrés dans la terre. Un françois, qui se disoit du Pays-Bas pour la crainte des Espagnols, qui portent une haine et antipathie naturelle enver tous les François, me raconta d'un de ses compagnons de nation

espagnol que, ayant fait une familiarité avec quelques Indiens, luy dirent que en telle lieu leur ancestres avoient enterré beaucoup d'or et d'argent, mais qu'eux n'ausoient entrer dans la groute de peur d'estre devoré d'un dragon qui conservoit le tresor: l'Espagnol, animé de l'esperance confesse et communie, et entre dans la caverne, ou il voit un dragon furieux d'une grosseur extraordinaire, les yeux etincellants, mais sans se remuer, luy entre plus outre, et animé du silence du dragon, luy decharge enfin un coup sur la teste et le renverse par terre, voyant pour son bien n'estre qu'un dragon figuré, fait de cotton, dont les deux yeux estoient deux diamants d'une grandeur extraordinaire. Il trouva dans des vases de terre beaucoup d'or et d'argent d'ou il ramassa telle richesse, qu'on le tient maintenant pour un des plus riches d'Espagne. Le mesme me conta qu'il avoit aussi une fois voulu entrer dans une groute semblable, avec esperance de faire sa fortune, mais il n'y trouvat autre chose qu'une sisaine d'Indiens, dont les uns estoient assis, les autres couchés, et les autres en autres postures, lesquelles apres les avoir touché avec un baston se reduisoient en cendres. C'est, disent-ils, la crainte qu'ils avoient des premiers Espagnols, qu'ils appellent viracocho, c'est-à-dire fils du soleil, qui les fesoit entrer dans ces grouttes, n'y en ausoient sortir, mesme jusque a perdre la vie a faute des aliments.

Jusque icy j'ay parlé de ce qui concerne la terre, maintenant je passe aux habitants et a ses propriétés. Les Indiens reduits demeurent ordinairement proche des fleuves entre peu d'Espagnols: leur cabanes aux endroits chauds sont faite de jonc et couverte de feuilles de palmes, dispersé loin l'une de l'autre, aux lieux froids de 4 murailles de terre avec un tois de paille. Leur nourriture sont les plantanos, la yuca d'ou ils font du pain, le mayz et la peche: leur boisson est la chica, espece de biere qui se fait de mayz, et presque en toute part de mayz maché des vielles femmes. Elle semble a quelques Allemants fort bonne, et il y en a une espece meilleur que la biere. Elle est aussi fort saine, disent-ils les Espagnols, et a elle attribue la vie des Indiens, qui est ordinairement longue. Je vis une fois en me promenant hors de la ville de Quito un de ces vieux Indiens, qui tenoit 110 ans, si gayx et joyeux, et avec telles forces qu'il ne sembloit avoir plus de 40 ans, ne scavoit ce

que c'estoit vin ou potage, car il ne vivoit que des fruits de la terre, mayz, plantanos, et sa chica. Leur profit sont les cochons, poulles, ?..., et ce qui travaillent de leur mains. Les uns, comme sont ceux proche du fleuve de la Madelaine, sont fort stupides. La premiere parole que je parlay avec eux fut demander d'un quelle age il tenoit, me respondit en Espagnol: «Padre yo soy una criatura» et luy demandant une autre fois ne me scut repondre. Les autres, comme ceux de Quito, sont une nation fort capable aux arts mechaniques, a la sculpture, peinture, musique. Un jour venoit de la Taconga pour Quito un seigneur espagnol dans une caleche a grand galot et devant un fils d'un cazique qui s'en alloit aussi a Quito sur un cheval vieux et maigre a bons pas, luy demandat en se moquant: Mon amis, a quelle heure arriveray-je a Quito? ce soir, Monsieur, repondit l'Indien, si vous moderés vostre cours, mais si vous poursuivés comme jusque icy vous y arriverés demain le matin. L'Espagnol dit en fuetant son cheval: o ignorant, qui ne sachant un terme de la nature compose par des chymers! meilleur responce pourrait-on attendre d'un chien que d'un Indien. Et poursuivit sa carriere. Après quelque heures, le pauvre Espagnol se vit surpris de la faiblesse de son cheval, qui se defatiga tellement qu'il ne pouvoit plus faire un pas. Survient le cazique, et voyant le cheval couché sur l'herbe, sans presque pouvoir respirer, dit a l'Espagnol. He bien, Monsieur, ne l'ay-je pas dit que si vous eussiés moderés vostre cours, vous futes arrivé aujourd'hui a vostre terme, mais puisque les Indiens sont aussi ignorants que les chiens, nonobstant je crain fort que vostre cheval ne se fasse ce soir une proie des chiens. Ils ne seraient aussi pas moin capables aux arts liberales, mais l'on ne permest qu'ils estudient, au contraire ont les traite fort mal, et pour ainsi dire comme ou pire que des esclaves, ne les appelant d'un autre nom que «Indio perro», chien indien. C'est ça la cause qui empeche souventefois les infidelles de ne vouloir embrasser nostre religion. Les Caribes proche de l'embouchure du fleuve de la Madelaine sont gens rebelles et farouches, qui tuerent dernièrement deux prestres envoyés avec des soldats de Ms. l'Evecque de Sainte Marthe pour les reduir. Autrefois ne tenoient pour leur defence que des fleches, qu'ils trampoient dans du venin, dont la playe en estoit toujours mortelle; maintenant comme ils ont commerce avec les

Anglois proche du fleuve Orinoco, ou ils tiennent une fortification, ils sont fournis de plusieurs armes a feux. Deux seigneur de Pasto firent aussi dernièrement une entré au Mocoos, les trouverent verayement disposés a recevoir nostre religion, mais a cause de l'amitié d'un des valets qu'il fit avec quelques Indiennes, chasserent les seigneurs de leur terres, et massacrerent le valet. Proche de Cueneo sont les Colores, ennemis declarés des Espagnols, qui secouerent leur joug et se rendèrent maitres de leur liberté. Au fleuve Maragnon, il y a une quantité qui se pourroit facilement reduire, s'il y auroient suffigants missionnaires pour entreprendre des nouvelles missions. Proche de La Plata, il y a une nation d'Indiens, qu'on appelle paezes, dont les uns sont reduis, qui conservent toujours beaucoup de leur superstition; car en passant proche de la reduction de Natagaymo, vinrent pour se confesser et ouyr la messe quelques Indiennes qui s'avoient peint le bou du nez, le menton et les deux joues de rouge. Ceux qui habitent proche du fleuve Pais n'edifient que des petites cabanes, ou si quelquun meur laissent le corp dans la cabane avec un peu de chica et mayz, et s'en vont faire autre cabane dans un autre androis. Ceux qui ne sont pas reduit se defigurent, ont le nez rompu et fort eleve, percé d'un grand trou d'ou ils pendent quelque chose d'or comme aussi aux deux oreilles, sont tous nuds, marchent les talons les premiers et mettent tous les piés dans les mesmes vestiges afin qu'on ne sache ny les nombre, ny les terres ou ils habitent. Ce que l'on peu dire des Indiens d'icy, en peu de mot, ce sont gens de corp et forces mediocres, les cheveux noir et long, rien ou peu de barbe, de couleur blanche-noir, le visage rond et plat, craintifs, parresseux, yvrognes, sans soin ny de soy, ny des siens, liberales enver ses amis, prodigues quand ils ont quelque chose, peu addonnés a la religion, fort superstitieux, de peu de paroles, fort inclinés a rire, hommes charnels, plus pour le mauvais exemple des autres que de leur inclination. Si sont infidelle, sont tout nud, les autres ont un chapeau, une chemise et des culotes de toile blanche avec des dentelles aux bas, une couverte large d'une osne, longue de trois avec un trou au milieu pour y mestre la teste; si c'est un cazique ou un des principaux, a des souliers avec des boucles d'argent, sa couverte est cousue proche des culotes, et proche du col porte des dentelles larges de deux mains.

Les Espagnols sont les seigneurs de la terre: ceux qui nassent en Amerique on les appelle Criollios, ceux qui viennent d'Europe Chapeton; les Criollios degenerent tellement des Espagnols qu'ils semblent estre une nation toute differente, et tant les uns que les autres tiennent entre soy une telle envie, haine et antipathie, que ceux cy meprisent les Criollios comme s'ils estaient des Indiens, nés entres des Barbares, nourri entre des infidelles, ceux là au contraire disent des Chapetons que ce sont des gens de basse condition, cherchant leur fortune aux lieux estrangers, banni quelque fois de leur patrie, avares, injustes, aspirant aux dignités temporelles, et comme ordinairement ils y parviennent, superbes, tirant contre toutes les loix a abatir les sujets et remplir leur bourses. Semblables divorces ne se trouvent pas seulement entre les seculiers, mais aussi entre les nostres, où les Criollios, voyant ordinairement les Chapetons aux premiers rangs et places de la Province, ne cessent de murmurer, s'imaginant pour estre naturelles d'Amerique leurs estre dues les dignités principales de la Compagnie. Mais que merite tant de Sa Majesté catholique que dans la Compagnie, une nation inconstante, addonné au libertinage, superbe, et qui s'imagine n'avoir autre abondance et richesse, qu'en Amerique? et pour voir l'inconstance de ces peuples je ne dit que ce qui arriva dernièrement dans nostre novitiat, où de 20 novices qu'il y avait sortirent en peu de jour une quinzaine, c'est ce qui arrive ordinairement. Leur superbe ou pour mieux dire leur ignorance est si grande, que gens mesme d'esprit doute s'il y a une ville meilleur que Quito. Les uns demandent si Europe est une ville plus grande que Lima, si l'Empereur a une cour plus magnifique que le vice roy de Mexico, autres s'imaginent qu'un Daufin de France, un fils d'un roy de Pologne, un prince de l'Empire, n'est autre chose, qu'icy un fils d'un president, d'un Oydor, dont la magnificence consiste en deux ou trois Negres, dont l'un porte un parasol avec des franges d'or ou d'argent, les autres le suivent par les rues. Les carrosses y sont en telle foule qu'on en conte icy en Quito jusque a 3, celle du president, de l'Evesque et du Conte. Un autre, homme vieux de nostre Compagnie, demanda une fois en table publique ou le meilleur plat estoit un poulet, s'il y avoit cette abondance en Allemagne, et si l'on y mangoit du pain de froment. Une semblable question fit un autre en une mesme

occasion en Granade a un de nos Allemants, demanda si l'on mangeoit de la viande chez luy; luy, entendant une demande si ridicule, respondit que ouy, mais qu'on mangeoit la chair toute crue, et sans l'escorcher; luy s'estonnant fort de la responce demanda plus outre si l'on mangeoit aussi des oiseaux, respondit le pere qu'on en mangeoit, mais sans les cuir, et avec les plumes; s'estonnant encor plus fort poursuit a demander, si l'on mangeoit du pain? Non, Mon pere, repondit l'Allemand, l'on ne mange que des pierres: les autres peres qui estoient a la table, remarquant l'enigme, luy firent signe de silence et passerent a autre discours.

Si nous parlons de leur libertinage, icy l'on se honte d'estre bon, et le pire de tous est le meilleur, l'on se vante de vivre publiquement avec une servante: les bastards ne se hontent d'avouer leur naissance, les meres de louer leur mechancetés d'avoir reçu d'un telle passager un tel present au depens de leur virginité, que ce n'est qu'une fragilité humaine qui arrive en toute part, que c'est le moyen de remplir l'Amerique d'habitans, et sous un semblable manteau de police couvrent leur honneur et deguisent leur honte. Ce mal est si commun que mesme les religieux en sont quelque fois touchés, ce que je passe avec silence. Je ne laisseray pourtant de dire d'un bal qui se pratique icy en Quito fort souvent, si funeste que mesme entre les payens on ne trouve chose si diabolique: on l'appelle fandango, où les hommes et filles apres avoir s'ennivrés se denuent tout entierement, et en presance des enfans qui les regardent font les actions les plus inhonestes qu'on se pourroit imaginer. Un ecclesiastique tenoit avant quelque annés un amour denaturé envers une dame marié: ne sachant autre moyen pour s'en servir a son aise, conclurent que la femme prisse une boisson qui endort les sens, et apres sa mort figuré qu'on l'enterasse dans une certaine voute d'une eglise, et que le lendemain l'ecclesiastique la viendroit delivrer pour l'amener a sa maison. Tout s'avoit deja complit: mais, l'ecclesiastique, touché d'un vif ressentiment, s'en vint a consulter un de nos peres, qui mouru peu de semaine apres nostre arrivé a Quito. Le pere luy conseilla de delivrer la femme et la nourrir a ses despends en un des ses biens. L'ecclesiastique accepta le conseil, et s'en alant a la voute trouve la dame morte et puante. A ce mesme pere arriva qu'une femme

l'appelloit a confession, et en entrant a la chambre luy donne un enfant, qu'elle avoit un peu devant enfantée, et s'enfuit. Une autre fois une dame fort noble l'appelloit aussi a confession, et apres avoir entré dans la chambre le sollicita a condescendre a ses affections, que s'il ny consentoit, elle crierait qu'on luy foit violence: le pere surpris de ce malheur luy vouloit dissuader un desir si funeste, mais sans efect. Le pere dit enfin: he bien, Madame, si c'est ainsi, faite a venir une petite bouteille de vin d'Espagne, avec quelques autres delicatesses. La dame fort contente commende tout a l'instant a ses valets d'apporter toutes ces choses, lesquelles, apres avoir entré a la chambre, le pere donne le bonsoir a la dame, et s'en va victorieux d'une bataille si dangereuse. Un cas semblable arriva a autre pere de la Merced, laquelle ne sachant autre moyen pour se delivrer de la petition de la dame, commença enfin a oster ses habits, et nud la moitié du corp prend un flagel, qu'il tenoit par fortune en sa poche et fit en presence de la denaturé une discipline sanglante, qui le delivra et du peché et du peril de perdre sa renommé. C'est a ce crime qu'on attribue avec raison que la vesuve Pechinche, avant quelques annés, jetta de son sein des flammes et grand coroux, menaçant de destruire un lieu si denaturé. Et il ny a pas beaucoup d'anné qu'une sainte fille, Marie de Jesus, enterrée dans nostre eglise preserva cette ville d'une ruine que Dieu luy avoit fait voir dans une vision de la renverser par un tremblement de terre, et l'ensevelir avec tous ses habitans dans ses cendres bestiales et impudiques, où la sainte fille touchée de tant des ames suplia le Seigneur de pardonner leurs fautes, et qu'elle vouloit soutenir la paine due a leur pechés: sa priere fut exaucé, mais elle mouru tout a l'instant, comme une victime sainte qui s'auffroit a la justice divine pour le pardon de sa patrie.

A ce mesme peché l'on peu attribuer les maladies qui regnent en ces androis principalement, come on l'appelle le mal de France, quoy qu'il provienne souventefois, comme disent les medecins, d'avoir moullé les plantes des piés, d'autant que personnes fort saintes et devotes en sont quelquefois touchés. Il y a autres maladies fort differentes de celles d'Europe. La tora est une espece d'apoplexie, rend le corp sans force et sans sentiment d'ou l'on ne peu ordinairement estre entierement guerri. La buicho est un ver

qui s'ingendre dans l'estomac, laquelle si on ne tue promptement en deux ou trois jours oste la vie; le signe manifeste de cette maladie est un mal de teste avec un mal de ventre. Les fievres y sont fort frequentes principalement pour les Indiens, dont plusieurs de ceux qui s'avoient offert pour nous aider en nostre chemin furent contrain de retourner en leur maison. Je laisse a part les autres, et passe a la religion, laquelle, quoy quelle soit planté avec les mesmes racines que en tout les royaumes d'Espagne, ne laisse pourtant d'avoir en particulier quelques fautes en ces terres. Les Indiens sont si ignorant que a paine sçavent-ils les moyens necessaires pour se sauver. L'on frequente les sacrements rarement, il y en a mesme que en 20-30 annés se vente de n'avoir jamais confessé. Des sermons de morales hors du Quaresme l'on n'en parle aucun mot; s'il y a quelque panegirique a l'honneur de quelque patron, ce sera a la maniere espagnole ou ils prouvent une chose qui ne sert que a illuminer l'entendement, et non a enflammer la volonté. La justice y est aussi relaché. Les larrons y sont en telle quantité, qu'on ne se peu fier de ses serviteurs mesmes, d'autant que dans nostre College en peu de temps enfoncerent les portes des chambres de quelques peres et prirent les choses qu'ils avoient aporté d'Espagne. On les punit avec quelques jours de prison, mais jamais on en vient a leur oster la vie, si ce n'est qu'ils ayent massacré quelquun. Mais qui s'execute selon la volonté du juge. Le cas suivant fort gracieux le confirme. Un Indien avoit eu quelques querelles avec un Chapeton. L'Indien fâché de l'injure luy coupe le gosier avec un grand couteau, qu'on appelle macheté, qui est presque toute la richesse des Indiens. Le Corregidor, sachant le meurtre, suit l'Indien a cheval avec une sisaine de ses valets, et l'ayant attrapé le condanne a estre pendu sur le champ, mais comme il ny avoit point de bourrau (icy les bourraux sont les bouchers) comende a l'Indien de prendre une corde, qu'il l'atache a son col, qu'il atache deux grandes pierres a ses jambes, et qu'il monte sur un arbre pour attacher l'autre bou de la corde du col a une branche, entretant qu'eux levoit les pierres des jambes: l'Indien qui n'avoit jamais vut cas semblable, ny s'imaginant de perdre la vie de cette sorte, fit tous ce que le juge luy comendoit, jusque mesme a descendre apres avoir attaché la corde a la branche. Les autres enfin laisserent tomber les pierres

des piés, et luy se vit soudainement pendus par soy mesme, bourrau de sa propre vie.

La jeunesse est fort mal élevée, adonnée des le commencement d'usage de raison a plusieurs fornications et sodomies, peu appliquée aux choses d'estudes, se contentant de sçavoir lire et escrire; ceux, qui veulent se faire ecclesiastique estudient un ou deux ans, ou pour le plus trois, la grammaire, et sans sçavoir deux construction de latin entre en philosophie. Nonobstant, c'est chose admirable que des garçons de 11 a 12 ans, si peu fondés aux regles de la grammaire puissent faire un progrez si grand, comme l'on voit presentement entre mes condisciples, qu'ils ont des fort bons entendements et sont bien exercité aux matieres de theologie. Mais l'on ne doit pas s'estonner, si les Espagnols eminent en ces sciences superieures, d'autant qu'ils ne tiennent autre soin et attraits que touchant les speculations des choses les plus éloignés de nos sens. Ils estiment peu la langue latine, la poësie, rhetorique. Quelques uns sont afficioné a quelque vers espagnol, qu'ils estiment plus que toutes les Odes d'Horace et les Elegies de Properce. La matematicque, si on la pratique, est estimé pour miraculeuse: du reste chacun l'appelle enchanterie, faussetés, tromperie, impossibilité. En discours parlent peu ou de choses qui arrivent tous les jours. Dans les histoires tant d'Amerique que d'autre part sont fort peu exercé, et, que c'est une chose fort etrange, ny curieux de les sçavoir. Si on leur raconte quelque nouvelle de France, d'Italie, d'Allemangne montrent fort peu de gou d'ouyr ces nouvelles, s'imaginant ou estre mensonge ou choses plus basses que les siennes. Le dedam des choses estrangeres est pour ainsi dire naturel a tous les Espagnols, c'est ce que m'avoua un de mes amis tres familiers, laquelle ayant venu de sa patrie a Jenne, admirant la grandeur de cette ville, la netteté des rues et les magnificences des palais, disait entre soy, que c'estoient choses toute differentes de celles de chez soy, mais pour ne perdre le respect a sa nation ne fesoit presque le semblant de les regarder. Les maitres de theologie visitant quelques dames principales ne sachant discourir d'autre chose commencent a leur expliquer une question de theologie «de scientia media, utrum contritio sit forma formaliter sanctificans». Un frere Espagnol voulant un jour, en presence de nos Allemants, louer sa nation de la subtilité

de leur entendement disoit: il est vray que les Allemants et autre nation sçavent ce que c'est la «scientia media»: vous dites bien, respondit un des Allemants des plus feins et rusés, les Espagnols sçavent ce que c'est la «scientia media», mais les Allemants sçavent ce que c'est la «scientia entera», ou il se vit tous confus. Un autre homme d'estude cru que Titus Livius avoit este un moine, grand amis du pere Mariano, que escrivit fort elogamment l'histoire d'Espagne en latin, et que luy en mesme temp avoit escrit *De Lylurgicis primitivae Ecclesiae*.

Du reste, ce qui concerne leur escrits qui dictent dans leurs classes sont fort bons, mais fort long, de sorte qu'un professeur icy 6 ans ne traita autre chose que «de voluntate Dei». Il y a environ cent escoliers, presque tous seminaristes d'un de nos Colleges, jeunesse vive et rebelle; le cas suivant le declare qui arriva cette anné avec le pere Pierre Campos. Ce pere comme recteur du College avoit chassé deux seminaristes de chez soy pour avoir esté sans sa permission a voir une bataille de tourraux, auxquelles les Espagnols sont si affectionnés, que plusieurs ne font cas de leur vie pour un point de gloire ou un plaisir qu'ils donnent aux spectateurs. Les deux estudiants supplierent le recteur instamment de pardonner leur faute jusque a se servir de l'intercession de l'évesque et d'autres seigneurs de la ville. Le recteur pardonna enfin a l'un des deux pour sa grand humiliacion, mais a l'autre et a un troisieme qu'il chassat puis-apres pour une autre faute ne voulu pardonner pour aucune intercession aussi de l'évesque que des autres. Les seminaristes, voyant l'obstinacité du recteur, s'en alerent a sa chambre et le prierent de recevoir ces deux garçons, qui hors de leur patrie, loing de leur parents, entre tant d'occasions se perdoient, mais sans efect. Ceux cy, fachés de tant de prieres conclurent ou d'introduire par force leur compagnons au college, ou d'en chasser le recteur, leurs donnerent les habits du seminaire et les accompagnerent sur le soir au refectoir. Ce que sachant, le recteur s'en va apres le soupé a leur chambre, leur oste l'habit et les chasse pour une autre fois hors du College. C'est fut le dernier efect du pere, car le lendemain sortant a une promenade les seminaristes luy fermerent la porte, prirent violamment les clefs au portier, ne permettant n'y que le recteur entrasse, ny que les autres peres du college sortissent. Incon-

tinent le recteur demande secours de son Excellence Ms. l'Evesque, ce que luy fut refusé; s'en va aupres du corregidor, qui estoit dernièrement venu de Panama. Sa femme, laquelle ayant invité une fois les seminaristes de Panama a sa maison et n'ayant obtenu la permission du recteur d'y rester plus longtemps que de 10 a 11 heures, luy envoya a dire que de 10 a 11 heures elle avoit pensé a un moyen necessaire pour ce cas, mais qu'elle n'en trouvoit aucun propre et convenient. Semblable response luy donna le fiscal, laquelle intercedant pour les deux escoliers, reçut pour reponce que maintenant il vouloit aller a un lieu hors de la ville pour faire les exercices et que apres son retour au college il penseroit a cette chose. Ainsi respondit le fiscal au recteur. Celuy-cy se voyant moqué des autres eut enfin recour a l'audience real: on conclu d'envoyer des soldats, mais personne voulu prendre les armes, soit qu'ils ne vouloient combattre contre les fils des plus nobles familles de Quito et de villes circonvoisines, soit qu'ils craignassent des les attaquer, car ils savoient fort bien armé de toute sorte d'armes a feux, jusqu'à dérober une piece de canon aux mercenaires le jour de leur Saint Fondateur. Le 20^{me} jour passoit du tumulte: le provincial voyant l'opiniatreté des seminaristes leur envoya enfin un autre recteur: le reçurent avec grande joye, et en signe de contentement dechargerent leur canon, et sur la nuit firent un beaux feux de joye a la bien venue de leur nouveau recteur. Touchant le pere Campos on l'envoya en Espagne pour faire relation du cas a la cour de Madrid et mener avec soy une autre mission.

Je pense a dire quelque chose des villes et comodités de ces gens. Et touchant le premier, les villes sont icy fort ruinées comme en Espagne; il n'y a que Lima et les ports de mers qui soient entouré de muralles, toutes les autres sont toujours ouvertes, les maisons basses et en beaucoup d'andros couverte de paille. Mompos et Unda sont de la juridicion de Santaféa, situées proche du fleuve de la Madelaine, sujettes a tous les maux du fleuve, pauvres et petites. La Plata, où commence la juridicion de Popayan estoit autrefois situé en un autre andros, ville grande et riche, mais qui fut destruite des paezes; maintenant elle est situé au pié d'une grande montagne, 3 jour loing du Paramo de Guanacos; elle ressemble a un village bien pauvre. Autant de jour de l'autre costé du Paramo gist

Popayan, ville noble et riche, de peu d'Indien, encor moin en trouverat-on en Pasto, ville noble mais pauvre, au pié d'une montagne de neige qu'jetta autrefois des flammes. La ville de Saint Michel, 3 jours loing de Quito, jouy d'une mesme abondance que Quito, l'air y est subtil, la chaleur temperée. A l'entré, on y voit un lac plain de canards sauvages. Quito enfin, outre les excellences susdites, est le complement de toute les autres. Elle est situé au pié du vesuve Pechinche, couvert de neiges, et qui en ses temps jette des flammes, 6 lieux au sud de la ligne meridional : la ville est grande et fréquenté, on y conte environ cent mil ames, douze mil Espagnols, le reste d'Indiens. Le plus admirable sont les Eglises, qui sont magnifique, les plus belles de toute l'Amerique, le reste est semblable aux autre villes circonvoisines. Leurs comodités sont beaucoup d'argent : de là se procurent des habits fort precieux et autre galanterie de France. Les femmes portent quelquefois des chemises ou il n'y a autre chose que toile et dentelles, qui coustent jusque a 50 escus. Leur trafic est le betail, cacao, le dras, et ce qui se fait de la canne douce, qui ressemble a une canne d'herbe de mayz, sçavoir le sucre, miel, et l'eau-de-vie ; et enfin toute espece de fruits qui crescent icy en abondance. Leur faistes principales consistent en batailles avec les toureaux et en feu de joyes de nuit, leur banquets en plats de chapon et poullet, une bonne bouteille de vin d'Espagne, en beaucoup d'espece de confitures, en une boisson de neige bonne et delicate, et enfin en une harpe avec un violon.

Après avoir raconté les choses de la terre et de ses habitans, je finiray en racontant les incomodités et comodités de nostre voyage. Celles-là en verité, elles sont esté plus grandes qu'on ne s' imagine. Outre les frois du Paramo de Guanacos, les chaleur du fleuve de la Madelaine et de Patio, les moucherons qui nous tourmentoient presque en toute part, ils nous falloit tous les jours planter nos lits de camps, elever nos pavillons et tentes comme dans l'armée, quelque fois entre des marest, des buissons tout plain d'escorpion, de fourmis, de serpents, en peril de tigres, exposé de nuit souventefois aux pluyes qui perçoient nos pavillons. Deux fois nous arriva qu'ayant planté nos lits au rivage du fleuve dessus l'araine l'eau se deborda, passoit par dessus les lits, et enfin nous enfermoit comme dans une petite isle. A ces maux se joignoit le peu de vivre

que nous avions, et a la fin nous n'eusmes presque autre chose que du lard avec un quartier de poulle. De tant de difficultés la plus part infermerent d'une faiblesse d'estomac qui ne pouvoit rien digérer, et enfin mouru le plus jeune de nos missionnaires en Unda. Le chemin de terre avec nos mulets fut plus facil mais fort dange-reux, d'autant que en quelques androis il estoit si mauvaix penchant et estrois que beaucoup de mules se precipitoient avec leur charge. Au penchant de Guaitara, le passage le plus dangereux de tout le chemin se precipita la mule qui portoit les instruments d'un Frere Coadiuteur faiseur d'horloges, la charge se delia, les coffres s'ouvrirent, et entre autre chose se perdit un horloge de beaucoup de valeur. Touchant les lits, c'estoit la mesme ou plus grand difficulté, car outre planter les pavillons il nous falloit souventefois attendre les mules qui portoient nos hardes, lesquelles pour vielles et maigres qu'elles estoient, ne pouvoient arriver au lieu determiné. C'est pourquoy il nous falloit souventefois dormir dessus la terre; si elles y arrivoient, nous causoient un travaille fort grand, d'ouvrir nos petacos (ce sont les coffres fait d'un cuir de bœuf), de faire nos lits, et le lendemain de les defaire.

Entres ces incomodités ne nous manquoient nos comodités de voir des terres nouvelles, des montagnes fort hautes, des fruits ravissants, des delicates, le ciel serain, nos compagnons joyeux, nos esperances fort grandes, nos travaux passés et la joye tant des Indiens que des Espagnols de nous voir, qui sortoient en troupe pour nous recevoir; et mesmes tous les principaux des Espagnols montés a leur mules nous venoient a l'encontre deux ou trois lieux loing de la ville, nous donnoient des visites au college, et au depard nous accompagnoient avec la mesme pompe. A l'entré tiroient des mortiers, faisoient des feux de joye; par les rues de la ville avoient élevé des arcs triumphales ornés de flœurs et verdure. Et en premier lieu, quand nous arrivames a Quito, sortirent presque tous les nobles, dînerent avec nous en un lieu d'un de nos colleges, et au son de trompettes nous accompagnerent jusque a nostre terme. La joye de nos Freres n'estoit moindre que celle des seculiers: car outre les visites frequentes, discours familiers et traitement fort honeste, firent l'espace de 15 jours au refectoire toute sorte d'oraison, de poemes, de sermons. Les Indiens fesoient aussi tout leur

possible pour signifier leur joye de nostre arrivé, proche de Cayambé eleverent des arcs triumpales auprès des quelles nous attendoient une sisaine d'eux tout masqués, l'un tenoit une harpe, l'autre un petit tambour, qu'il frapoit avec une main et avec l'autre jouoit d'une flute, les autres dansoient au son des instruments faisant beaucoup de tour et retour proche, devant et après nous. Un peu plus outre, nous racontrames des petits anges a piés et trois Indiens a cheval bien habillés, representant les trois Roys, Caspar, Melchior et Balthazar. Semblable fonction nous firent le penultieme jour de nostre voyage en un autre lieu appartenant aussi a la Compagnie. En outre la flute et tambour, chaque Indien tenoit a la main un balet, et en dansant faisoit le semblant de netoyer le chemin par ou passoient nos mules: c'est l'honneur qu'on fesoit ordinairement a l'Inga, roy des Indiens, quand on le portoit a bras d'hommes dessus un siege par les rues de ses villes. On nous fit un festin sump-tueux aussi avec une musique, suivit une comedie en outre le remerciement qu'ils fesoient aux dieux de la prosperité de nostre voyages, ils s'ofrirent comme des brebis a leur pasteurs qui venoient des terres les plus eloignées pour les chercher, laissant tout ce qui est le plus cherit, patrie, parens, amis, police, science, magnificence, pour embrasser defaillance, misère, ignorencè et simplicité.

Mon Père, entre tant de choses tout a fait contraires aux accoutumés, j'admire grandement, comme je dis au commencements, le soin particulier du Seigneur, qui me donne et persevere jusque icy a espuiser ses graces pour conserver mes forces du corp et la joye de mon ame contre tous les accidents qui me pourroient arriver: j'espere qu'il poursuivra de me combler de benefices jusque a tant que j'aye obtenu le terme de mes entreprises, qui est l'unique object de ma vocation aux Indes, sçavoir jusque a entrer a la maison de nos missions du fleuve Maragnon, mission verayement abondante, dont les travaux sont capables de beaucoup de cent de missionnaires, mais maintenant pour l'indigence d'iceux n'est cultivé que d'une douzaine qui travaillent avec faim et soif, force et defaillance, infirmité et bonne santé, ignominie et renommé, en peril de leur vie et en seureté, dans les bois, proche des fleuves, sur les montagnes, dans les vallés, avec Saintes oraisons et ferventes predications, a la reduction de ces peuples infidelles, qui perissent non plus a cause

de leur mechante vie que pour l'ignorance du chemin du Ciel. Je prie le Tout Puissant qu'il inspire a quelques uns qui tiennent un zele de la gloire du Seigneur le desir de vouloir l'augmenter en ces androis, ou quoy que le fruis ne seroit semblable a celuy d'Europe, le merite en sera d'autant plus grand, puisque là ce que ne fait l'un, le fait l'autre, icy ny l'un ny l'autre. S'il y a donc quelquun qui veuille suivre les pas de tant de genereuses ames qui ne soupirent que apres la gloire de Dieu et le salut de ses Freres, ne fera cas de toutes les difficultés qui luy pourroient arriver tant des nations différentes, des langues difficiles, des voyages longs et molestes, de pauvreté et defaillance aux choses de vivre, que des tristesses d'entendement, des ressouvenances des biens passés et des connaissances des presents: mais au contraire s'imaginent n'estre venu que pour la gloire de Dieu et la conversion des infidelles, ny se resouviendra des choses passés, ny aura autre soin que pour les presentes. Bien-heureux si Dieu me conserve la tranquillité de mon ame, dont je jouy a present, benissant le Seigneur continuellement d'avoir exaucés mes vœux, que je luy fit pour entrer aux Indes. Je le benniray encor plus s'il me donne la grace d'entrer dans sa Mission ou je puisse coroner ma venue avec le travail de mes mains. Mais comme mes prieres sont fort tiedes et inefficaces, je ne doute, Mon Père, que les vostres executeront ce que ne peuvent les miennes, et me donneront occasion de vous faire une relation fidelle de cette vigne du Seigneur. C'est ce que j'espere en me de tous mon cœur.

A Quito en Amerique
a 7 de Mars de 1725

Mon Reverend Pere

*Vostre tres humble et tres
obeissant serviteur Jean
Magnin de la Compagnie
de Jesus de la Province de Quito
en Amerique, missionnaire.*